Le cahier de moleskine noire du délateur Mikhaïl

Extrait de la publication

Du même auteur

Le Tour du domaine
roman, Gallimard, 1983

Une rumeur
roman, Gallimard, 1984 ;
« Folio », n° 2561, 1994

Le Retour de Julie Farnèse
roman, Gallimard, 1985

Partie de chasse au bord de la mer
nouvelles, Gallimard, 1987

Clara Schumann
biographie, Robert Laffont, 1988

La veuve Lucas s'est assise
roman, Gallimard, 1989

Le Passeur de Loire
récit, Gallimard, coll. « L'un et l'autre », 1990

Stanislas Stratiev, la vie bien qu'elle soit courte
adaptation, Actes Sud, 1991

Trois Gardiennes
prix Goncourt de la nouvelle
nouvelles, Gallimard, 1992

Un geste en dentelle
roman, Gallimard, 1993

Caspar Friedrich
essai, Gallimard, coll. « L'art et l'écrivain », 1995

Josée Bethléem
suivi de Femme seule à l'aquarium
récits, Gallimard, 1995

Namokel
grand prix Thyde-Monnier
de la Société des gens de lettres
roman, Seuil, 1997

L'Affaire du Muséum
roman, Seuil, coll. « Solo », 1998

Extrait de la publication

Catherine
Lépront

Le cahier de moleskine noire du délateur Mikhaïl

ROMAN

SEUIL

Extrait de la publication

COLLECTION

Solo

DIRIGÉE PAR RENÉ DE CECCATTY

ISBN 2-02-037215-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

à Marc de Launay

à la mémoire de Michel Heller

Mes remerciements
à Hélène de Saint-Hippolyte
et à Maria Sauerbaum
pour leur aide, qui m'a été précieuse.

I

Alexandre Fomine

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1.

La première lettre est arrivée à la fin du mois de juin 1960, je ne sais plus quel jour exactement, je ne l'ai pas gardée, mais je me souviens en toute certitude que les nuits étaient blanches. Alexandre Fomine ne l'avait pas laissée dans la boîte aux lettres, il me l'a remise en main propre parce qu'elle venait de France. Elle avait passé la frontière dans la poche ou les bagages de quelque voyageur, et lui ou un autre l'avait postée à Leningrad. Envoyée directement de Paris, elle aurait échoué au bureau spécial de la poste et, dans le meilleur des cas, ne me serait pas parvenue. Elle était écrite en français. Fomine l'avait donc ouverte et il avait eu peur. Il l'avait cachée sous sa chemise, portée à même la peau une partie de la journée, elle était imprégnée de son odeur. A peine étais-je arrivé chez moi que Fomine grimpait l'escalier. J'aurais reconnu son pas entre mille. Le bruit de son souffle. Comme le pas et le souffle de chacun des locataires et des visiteurs habituels. Mes sens étaient aiguisés à l'extrême depuis vingt-deux ans. Quand j'ai reçu la première lettre, j'avais les instincts d'un animal rompu à toutes les ruses, toutes les violences des chasseurs et des

prédateurs, et je ne laissais de m'en étonner, moi qui n'étais plus par ailleurs qu'un vieillard de quarante ans indifférent à son sort.

Fomine a hésité devant ma porte, comme d'habitude, avant de se résoudre à y frapper, ainsi que je le lui avais tant et tant de fois demandé.

Que Fomine s'immobilisât sur le seuil de l'unique mais vaste pièce qui m'était dévolue, ou Maryina, ou Alexeï, et ma porte acquérait une totale transparence. J'avais reconnu leur pas et leur souffle et je les voyais : Fomine, lever le bras de mauvaise grâce et, finalement, se servir de son poing fermé comme d'un heurtoir, quoique pour donner deux coups aussi faibles que s'il était un enfant aux doigts fragiles ; ou Maryina, glisser ses cheveux sous son foulard, au niveau de ses tempes, avec des gestes courts et rapides, le nez presque collé à ma porte, comme si un minuscule miroir y était incrusté, et alors même qu'elle allait défaire le bel ordre de sa chevelure l'instant suivant en retirant son foulard, en le faisant glisser, en un mouvement très ralenti et plein de grâce, d'abord sur son épaule, et ainsi jusqu'au sol ; ou Alexeï, procéder à une ultime et fébrile vérification du contenu de son cartable. Que ce fût Vassili, Nadejda, ou Pavel, ou n'importe quel locataire de l'immeuble, mon regard traversait pareillement ma porte. Mais si un inconnu s'arrêtait là, elle retrouvait sa brute opacité de porte en bois, et trois êtres se disputaient en moi tout le temps qu'il fallait à l'inconnu pour lire mon nom sur l'éti-

quette, frapper, puis s'éloigner pour frapper à une porte voisine ou franchir encore un étage : la bête traquée récapitulait le plan d'évasion – le bond sur les serrures avec évaluation de leur solidité et calcul du temps qu'il faudrait pour les faire céder, le geste pour saisir le sac contenant les produits de première nécessité et l'argent, le saut par la fenêtre, et, à parcourir au pas de course, tout l'itinéraire depuis longtemps mis au point jusqu'au refuge chez les Matveïev ; mais, simultanément, un adolescent, en proie à la terreur, le souffle coupé, les membres paralysés et l'imagination paniquée, se perdait en tant de spéculations sur l'identité du visiteur qu'il avait l'illusion, soudain, d'avoir entendu non pas le souffle et le pas d'un inconnu, mais mille souffles et mille pas, mille souffles et mille pas d'une foule venue réclamer sa tête, qui allait abattre la porte d'une poussée de son épaule-mille-épaules, allait déferler dans la pièce, se subdiviser pour lui saisir cinq cents le bras gauche, cinq cents le bras droit, le traîner dehors et… ; tandis que le vieil homme las, en moi, poursuivait sa lecture ou l'écriture de quelque article scientifique, ne se retournait même pas sur la porte qui continuerait ainsi, durant une fraction de seconde, et sans que cela pût entamer son flegme, de lui dérober le mystère de son avenir immédiat.

C'est toujours ce dernier qui l'emportait sur les deux autres, ce qui avait épargné bien des courses éperdues à l'animal et bien des évanouissements, voire une mort subite, à l'adolescent terrorisé. Mais je savais que la bête expérimentée dans l'art de survivre viendrait à bout, le cas échéant, et de manière aussi fulgurante qu'il serait néces-

Extrait de la publication

saire, de la placidité du vieillard et du saisissement et du délire de son cadet. Quitte à tuer. J'étais confiant. Après tout, l'ancêtre enfoui en nous, dépourvu de néocortex, était toujours opérant, sachant aussi efficacement qu'aux jours anciens déclencher les réflexes archaïques de survie : la fuite devant le danger, la chasse pour se nourrir, le meurtre pour se défendre – stratégies certes élémentaires, certes sans gloire d'un strict point de vue évolutionniste, mais qui avaient fait leurs preuves dans le monde animal.

Il régnait dans l'immeuble et dans la cour, mêlée aux suffocants effluves de moisi et de pourriture, une constante odeur de chou braisé, ou bouilli, qui, chaque fois que je la respire aujourd'hui, ranime en moi simultanément un vif instinct de conservation, un effroi qui me cimente sur pied tandis que mon imagination, affolée, vaticine, et un mol abandon au destin. Et je ris.

L'odeur du chou cuit me fait rire.

Fomine est entré sans attendre de réponse, car il savait que je l'avais reconnu et que je ne répondrais pas aux deux coups à peine perceptibles qu'il m'avait concédés. Il pouvait entrer chez moi de jour comme de nuit, Fomine, puisqu'il ne le faisait qu'en cas de nécessité. Il avait les clés pour le cas où je serais absent, mais, quand j'étais là, je voulais qu'il s'annonce. « Mais… Puisque vous me reconnaissez, Oleg Stepanovitch… », m'avait-il longtemps objecté. Je voulais qu'il frappe à ma porte, je voulais qu'il respecte les règles de la plus élémentaire des courtoisies,

Extrait de la publication

est-ce que je ne frappais pas moi-même à sa porte ? voilà ce que je lui avais dit maintes et maintes fois avant qu'il se décide à m'accorder cette faveur. Au bout d'un an, un an de rappels quotidiens de cette exigence modeste. Le premier jour où Fomine avait frappé, je lui avais fait croire que j'avais noté sur un carnet toutes les fois où je le lui avais vainement demandé, j'avais ouvert un carnet au hasard, le lui avais collé sous le nez, avais pointé une ligne du doigt, lui avais annoncé : « Trois cent soixante-douze fois, Sacha, c'est écrit ici, tu exagères », et c'est ce jour-là qu'il m'avait demandé de lui apprendre à lire et à écrire, car il ne lisait pas couramment, écrivait phonétiquement, et ne déchiffrait qu'avec de grandes difficultés l'écriture manuscrite.

Lorsque j'ai reçu la première lettre, Fomine pouvait lire tout le courrier que recevait les locataires avant de le leur remettre.

Mais pas l'alphabet latin.

Il m'a dit : « Il y a "ça" pour vous », sans prononcer le mot « lettre ». Il l'a sortie de sous sa chemise. Il a ânonné mon nom et mon adresse, a retourné l'enveloppe en ajoutant : « Mais je ne sais pas de qui c'est », parce que le nom et l'adresse de l'expéditeur étaient écrits en caractères latins. Il m'a remis la lettre vivement comme si elle pouvait lui brûler les doigts. Elle était pourtant humide de sa sueur. Il s'est immobilisé dans une posture d'expectative sur le seuil, en vérifiant à droite et à gauche dans l'enfilade du couloir qu'il

Extrait de la publication

n'y avait pas de témoins, et il est resté là, hochant la tête avec cette expression navrée mais indulgente, et partagée entre l'inquiétude et l'admiration, d'une gouvernante qui se demande, encore quarante ans après l'avoir baigné pour la première fois, quels ennuis son petit Liocha a encore inventé de s'attirer pour lui-même, et, elle-même, par conséquent, quels tourments, quelle angoisse ou même quel deuil l'attendent à plus ou moins brève échéance. Fomine avait eu cette expression le jour de mon arrestation, à laquelle il avait non seulement assisté mais contribué, il avait souffert mille morts et pleuré mille larmes, m'avait-il dit, entre ce jour-là et celui de mon retour, où il avait de nouveau pleuré mille larmes, d'émotion et de remords. Lorsque j'étais rentré avec en tout et pour tout un permis de séjour et une carte de pain, il avait fallu pas moins de cinq intermédiaires entre Fomine et le professeur Matveïev pour signaler à celui-ci mon retour, puis une dizaine d'autres entre le professeur et quelque dignitaire pour me faire obtenir un logement, et de nouveau une bonne dizaine pour que ce logement corresponde à la pièce qui venait de se libérer dans l'immeuble dont Fomine avait la « charge », comme il le disait avec un orgueil non dissimulé, et quoiqu'il fût grouillant de monde et parfaitement crapoteux. « Ça fait que, comme ça, je vous garderai sous la main », m'avait-il annoncé avec soulagement, « de manière à vous protéger », avait-il expliqué. Il avait précisé : « de vous-même », et je n'entendrai sans doute de ma vie plus laconique dénégation de l'Histoire. Il avait ensuite ajouté que lui, Alexandre Fomine, n'aurait ainsi plus à s'inquiéter. Enfin, qu'il s'était déjà assez inquiété comme ça. Des jours et des nuits, pen-

Extrait de la publication

dant des années. Car il parlait de cette manière hachée : une bribe de phrase, silence, une autre bribe, mimique, quelques mots, la pensée cheminait dans l'esprit de Fomine avec une lenteur énigmatique.

« Enchaîne, lui disais-je depuis notre enfance.

– Mais j'enchaîne ! » me répondait-il avec un étonnement sans feinte.

Matveïev m'avait aussi procuré un travail de commis aux écritures à la bibliothèque de l'Académie des sciences, puis m'avait permis de reprendre mes études, de les terminer en un temps record, mais c'était Fomine qui m'avait hébergé les premiers temps. Fomine qui m'avait nourri et fait soigner. Quand j'ai reçu la première lettre, il me fournissait encore gratuitement en nourriture ou en produits que, déployant sans doute une astuce diabolique, il parvenait à se procurer sans débourser un rouble. Et c'est par son intermédiaire que, contre des sommes toujours modiques, j'avais accès aux denrées des magasins spéciaux et du marché Kuznechni, à une bonne surveillance médicale et, même, aux antibiotiques : j'étais revenu tuberculeux.

D'un côté, tous ces « petits services », comme Fomine les appelait modestement, m'avaient certainement sauvé la vie, et m'assuraient depuis une existence supportable. D'un autre côté, ils avaient pour utilité de soulager la conscience de Fomine. Il fixait lui-même le prix de sa délation, le réajustant sans arrêt, selon qu'il était assailli par des bouffées de culpabilité, ou se réveillait brusquement dans la nuit en proie à des cauchemars, ou s'inquiétait de mes quintes de toux, que sais-je ? je n'intervenais pas dans les calculs de Fomine, d'autant qu'ils étaient extrêmement

Extrait de la publication

compliqués : il avait tout d'abord soustrait du prix de sa trahison d'une part ce qu'il estimait relever de ma responsabilité, d'autre part le fait que, m'ayant dénoncé, il avait loyalement servi le Parti. Il en avait déduit aussi les « neuf cents jours » du siège de Leningrad, sous le prétexte que lui les avait vécus et moi pas – Alexandre Fomine était le seul à compter précisément les huit cent soixante-douze jours qu'avait duré le blocus. Mais, quelques mois auparavant – qu'avait-il entendu dire ou simplement soupçonné, quelle vision cauchemardesque avait-il eue ? –, il avait considéré qu'il me les devait, finalement, et le siège de Leningrad m'avait en quelque sorte été remboursé sous l'espèce d'une cure de deux semaines à Zelenogorsk. Il ajoutait de temps à autre quantité d'anecdotes qui lui revenaient à l'esprit et que j'avais totalement oubliées – telle punition que je lui avais évitée dans notre enfance –, quantité de menus services que je lui avais rendus depuis mon retour, en lui triant le courrier, en lui remplissant des formulaires, par exemple, ou en lui ramenant, à l'occasion, des produits que Pavel avait pu détourner, ou, tout aussi bien, en l'aidant à décharger, de nuit, une incroyable cargaison de briques « récupérées », puis à lui trouver un acheteur. Les leçons de lecture et d'écriture que je lui avais données les deux années précédant l'arrivée de la première lettre m'avaient rapporté de la viande, de la farine, du sucre, deux radios pulmonaires et, même, de la littérature française, car Fomine m'avait laborieusement expliqué – bribe de phrase, regard perplexe au plafond, bribe de phrase – qu'il ne pouvait pas rétribuer les leçons isolément, qu'il ne pouvait pas les « compter à part », avait-il

Extrait de la publication

dit, mais au contraire comme circonstances aggravantes de son crime, sous le prétexte que j'aurais pu les lui avoir données « avant » s'il me l'avait seulement demandé, et qu'il aurait alors livré son professeur aux agents du NKVD. Il disait cela avec une franchise déconcertante. Et il disait « avant » en accompagnant le mot d'un étrange geste des bras, d'une extrême brusquerie, qui lui amenait les mains jusque sur les clavicules, comme si le passé récent – les quinze années comprises entre sa dénonciation, et donc mon arrestation, et mon retour – lui tiraillait certes les épaules, mais avait du moins le mérite, tel qu'il le rejetait, là, comme un fardeau, sur son dos, d'être de lui et de moi invisible lorsque nous étions face à face. Nous n'en parlions donc pas.

Je ne songeais pas plus à soulager Fomine de sa faute qu'à l'accabler. C'est que j'étais persuadé que quelqu'un d'autre que Fomine aurait pu me dénoncer, que j'aurais pu être arrêté pour un tout autre motif que celui fourni par Fomine (et qui n'avait été le motif ni de ma première ni de ma seconde condamnations), que j'aurais pu être laissé en liberté tandis que Fomine se serait fait arrêter simplement parce qu'il m'avait dénoncé, qu'on aurait pu arrêter quelqu'un d'autre que moi-même, un homonyme, un autre Oleg Naoumov, quelque vagabond sans passeport intérieur ni papier que l'on aurait pris pour moi, et qui se serait convaincu, à longueur d'interrogatoires, qu'il était bien moi, qu'il était bien coupable de ce dont on l'avait invité, à coups de barreaux de chaise, à s'accuser lui-même. C'était sans doute cette certitude que ni moi-même ni *a fortiori* Fomine

n'avions été nécessaires à l'accomplissement de mon propre destin qui m'avait conduit à laisser Sacha à sa comptabilité, dont la vacuité même avait fini par remplir les moindres recoins de son existence. Mais il y avait surtout que la face large, épaisse, les yeux d'un bleu céleste, tantôt reflétant la plus grande candeur, tantôt rusés, tantôt d'une abyssale stupidité, ou bien animés d'une méchanceté ou d'une tendresse enfantines, décourageaient toute velléité de faire le partage entre le bien et le mal. D'autant que Fomine était dénué de toute perversion – lui, en effet, ne s'était jamais déchargé sur quiconque du poids de sa propre faute, et surtout pas sur ses victimes. Il n'y avait pas plus clairement humain que le concierge du 57 de la rue Plekhanova avec qui j'avais été autrefois élevé, dans la même maison sur la Fontanka, dans la même datcha à Tarkhovka, lui comme arrière-petit-fils de moujiks, petit-fils et fils de domestiques, moi comme l'héritier prometteur d'une lignée d'intellectuels libéraux qui avaient, de tout temps, employé sa famille.

Je laissais Fomine à ses comptes. Et pourtant, jusqu'à l'arrivée de la première lettre, j'avais dû considérer que, sous le rapport mercantile qu'il avait donc institué, Fomine et moi étions quittes, à quelques réajustements près, à un pot de confiture, la lecture à voix haute d'un roman, une apparition cauchemardesque, une rédaction de lettre, à un kilo de légumes près. Car il m'a tout à coup semblé que la balance amorçait un déséquilibre, penchait en la faveur de Fomine, que celui-ci s'arrogeait abusivement des droits de vieille nourrice comptable de mes devoirs envers elle. En effet, il était toujours là, il attendait dans l'embrasure de ma porte en surveillant les alentours, il venait de procéder

à une récapitulation rapide des colonnes respectives de débit et de crédit de son livre de comptes, il marmonnait : « Et malgré tout ça, voilà que ça recommence.

– Qu'est-ce qui recommence ?

– Ça »,

il me désignait la lettre du menton, encore une fois sans prononcer le mot « lettre », comme si le mot allait lui conférer une réalité que l'on pouvait encore lui dénier, il concluait de ses calculs que, puisque, malgré tous les petits services, « ça », qui venait de l'Occident, risquait de nous attirer, à moi, de nouveau des « ennuis » et, à lui, de nouveau l'angoisse, l'attente et les larmes, peut-être le deuil et les larmes jusqu'à la fin de ses jours, je lui devais l'identité de l'expéditeur de ce « ça » chargé de menaces.

Aussi, Fomine attendait debout dans l'embrasure de ma porte.

L'expéditeur dont le nom et l'adresse étaient inscrits au dos de l'enveloppe m'était bien sûr inconnu. Un passeur, ou quelque prête-nom.

A l'intérieur, il était écrit « Bianca Manucchi » et une adresse à Paris, France.

J'ai commencé à dire à Sacha, en toute honnêteté : « Je n'ai pas la moindre idée de… » et je me suis tu.

Ou plutôt, non, ce n'était pas exactement cela. En réalité, je me suis repris. J'ai dit sans doute : « Si si, je vois, pardon, c'est… », mais ma voix ne portait plus. J'ai eu la bizarre impression que, à l'instant où je comprenais, mes paroles sombraient, inaudibles, à l'intérieur de cette grande carcasse déserte à laquelle je me suis senti réduit.

Extrait de la publication

Comme si je m'étais soudain métamorphosé, des pieds à la tête, en une haute cage thoracique organisée en spirale. Et il ne subsistait plus, de celui que j'étais encore une seconde avant d'identifier Bianca Manucchi, que cette fraction consciente de moi-même devenue la proie du vertige.

Fomine, lui aussi, a compris. Non pas qui était cette Bianca Manucchi qui m'écrivait de Paris, mais qu'elle appartenait à ce passé que nous n'avions jamais évoqué, lui et moi, et dont le fantôme se dédoublait tout à coup : fardeau que Fomine rejetait dans son dos lorsqu'il menaçait de surgir entre nous, dans un mouvement tout à la fois forcené et compétent de portefaix, et, en moi, lie vaseuse, que le cours de ma vie, depuis sept ans, n'avait pas encore remuée. Fomine a franchi le seuil de mon « appartement », comme il appelait fièrement la pièce dans laquelle je vivais, il a refermé la porte d'un coup de pied en arrière, il a marché jusqu'au fauteuil de mon bureau, s'y est laissé tomber.

C'était la première fois que Fomine s'asseyait dans mon fauteuil.

Mais il ne s'y est pas adossé, il se tenait juste au bord comme si l'espace vide derrière lui était en réalité encombré, et les épaules voûtées sous le poids d'une charge énorme invisible, la chute du menton arrêtée par le sternum.

Le profil lamentable de Fomine était parallèle au plancher, semblait refléter l'état du plancher, ici dévoré par l'humidité, là soulevé, ailleurs défoncé, ayant plus loin été arraché, sans doute pour faire du feu, et la première pensée qui m'est venue après avoir identifié Bianca Manucchi a été qu'il serait inutile de tenter de répondre aux questions

Extrait de la publication

Dans la même collection

Catherine Lépront
L'Affaire du Muséum

Dominique Muller
Les Caresses et les Baisers

Silvia Baron Supervielle
La Ligne et l'Ombre

Olivier Charneux
L'Enfant de la pluie

Ariane Le Fort
Rassurez-vous, tout le monde a peur

Gustaw Herling
Variations sur les ténèbres
traduit du polonais par Thérèse Douchy
suivi d'un entretien avec Édith de la Héronnière

Gustaw Herling
Les Perles de Vermeer
Journal écrit la nuit, 1986-1992
traduit du polonais par Thérèse Douchy

Myriam Anissimov
Sa Majesté la Mort

Hadrien Laroche
Le Miroir chinois

Extrait de la publication

Extrait de la publication